

« LA FOIRE INTERNATIONALE ET TRIPOLI, QUEL AVENIR ? »

Charbel Nahas

En reprise d'une conférence à la Fondation Safadi,
à Tripoli, le 15 décembre 2007,
à l'occasion du centenaire d'Oscar Niemeyer

Le terme de foire recouvre une gamme disparate de manifestations politico-commerciales, dont aucune des formes encore vivantes ne semble s'adapter à court terme à la ville de Tripoli. Le site urbain hérité de la foire et le besoin de développement et d'intégration de la ville qu'elle a été conçue pour satisfaire sont plus importants que sa fonctionnalité marchande ou symbolique.

Tripoli est socialement et urbainement sinistrée. Elle ne s'est pas relevée des traumatismes de la guerre. Elle est intérieurement disloquée et coupée de son environnement. Le site de la foire est manipulé pour servir de glacis dans les enjeux territoriaux et de support à des spéculations affairistes.

En revisitant le concept de base du projet et en exploitant les virtualités de ce site grandiose, on peut y trouver le support d'équipements structurants que le SDATL a prévus pour Tripoli, tout en laissant la porte ouverte à la vaste gamme d'activités que Niemeyer avait voulu accueillir sous la vaste tente de la foire.

Le projet de la « Foire Internationale de Tripoli » ou « Foire Internationale Rachid Karamé » date du début des années 60. Plus de quarante-cinq ans déjà. Pourtant, mises à part quelques manifestations modestes et épisodiques, cette foire n'a jamais fonctionné. La guerre ne peut pas être jugée seule responsable de ce fiasco : près de dix ans s'étaient écoulés avant son déclenchement, les travaux de gros œuvre ayant été réalisés en un délai record, et plus de quinze ans se sont écoulés depuis sa fin ; la thèse de l'impérialisme beyrouthin n'est pas pleinement convaincante, même pour les Tripolitains ; pas plus que le blocage qui aurait résulté des complots entre partis tripolitains eux-mêmes. La foire de Tripoli pose donc problème en elle-même.

Le simple ordre des mots nous conduit à nous interroger successivement sur l'idée de foire, puis sur la situation de Tripoli pour ensuite voir en quoi la conjonction du projet et de la ville pose problème et envisager, le cas échéant, les alternatives pour la ville et, s'il y a lieu, pour la foire aussi.

Il est nécessaire de commencer par s'interroger sur l'idée de foire car cette fonction, dont l'opérationnalité s'est révélée si problématique, reste dominante dans l'opération et impose absolument sa perspective ; elle est d'abord représentée en termes physiques dans

l'architecture puissante que Niemeyer a conçue pour elle, mais elle est aussi inscrite dans l'ordre institutionnel puisque les destinées du site sont rattachées à un établissement public appelé « Conseil d'Administration de la Foire Internationale Rachid Karamé » qui a pour mission de lancer et de gérer cette foire et qui relève de la tutelle du Ministère de l'Economie. Les terrains ont d'ailleurs été expropriés dès l'origine en vue de réaliser ce projet spécifique, jugé d'utilité publique.

Arrêt sur l'idée de foire

Sans prétendre à une étude exhaustive du phénomène de foire, il est utile de clarifier les différentes significations du terme. A la base, une foire est une manifestation commerciale qui se caractérise par deux attributs indissociablement liés : son caractère temporaire et son ampleur exceptionnelle ; une foire permanente se résoudrait en un grand marché urbain et une foire modeste ne se différencierait pas des étals des colporteurs. Prises ensemble, ces deux caractéristiques placent donc la foire à mi-chemin entre le colportage, où les vendeurs vont chez les clients, et le marché permanent, où les acheteurs vont chez les commerçants. La foire exige un double déplacement, des vendeurs et des acheteurs, et impose a priori à un désagrément redoublé.

Envisagée comme un type particulier de manifestation commerciale, la foire apparaît comme une forme limite ; on est en droit de s'interroger sur les conditions qui en ont justifié l'émergence et le développement. Car, par un paradoxe intéressant, l'économie de marché ne fait pas grand cas de l'économie des marchés.

Le phénomène de foire est en relation directe avec l'économie de la distribution : du point de vue de l'offre, les coûts induits par la foire sur les « exposants » ne sont pas négligeables : impact des frais de construction et de fonctionnement de la foire tels que répercutés par les frais de location, plus les coûts directs pour l'installation puis pour l'acheminement, l'exposition et le déménagement des marchandises, plus la mobilisation du personnel affecté à la foire... Ces coûts doivent être inférieurs au surplus de recettes nettes que les exposants espèrent tirer de leur « participation ». Réciproquement, il n'y a foire que si, malgré l'intérêt commercial, l'installation de points de vente permanents n'est pas justifiée aux yeux des marchands. C'est le cas en particulier si la densité de la clientèle est faible (population trop clairsemée ou trop pauvre mais disposant quand même d'un minimum de revenus) et/ou si le type de produits n'impose pas d'achats suffisamment fréquents. Mais ces conditions ne sont pas suffisantes ; prises seules, elles ne conduiraient qu'à des formes plus ou moins évoluées d'itinérance ou de colportage ; dans ce sens, la vente par correspondance peut être considérée comme une forme limite.

L'intérêt réel mais intermittent des vendeurs, pris isolément, doit encore trouver son pendant chez les acheteurs pour que les vendeurs viennent en grand nombre, en même temps et au même lieu, transformant la masse de leurs intérêts individuels « réels mais intermittents » en un intérêt de masse, « exceptionnel mais transitoire ». Il faut donc que le déplacement des acheteurs vers la « foire » trouve des justifications économiques fortes.

Deux raisons principales peuvent accroître l'intérêt des acheteurs pour les « concentrations » de vendeurs, c'est-à-dire les « foires », justifiant leur déplacement, par comparaison avec la commodité qu'offrirait le colportage : la variété des produits offerts (un même déplacement permet d'acheter une large gamme de produits) et la multiplicité des offres du même produit (on peut mieux comparer les qualités et les prix). La juxtaposition des souks spécialisés dans les villes anciennes répond pleinement à ces deux catégories de soucis et Tripoli présente de ce point de vue un exemple remarquable et toujours en activité. Mais Tripoli est une « grande ville » et c'est, dans ce sens, un « marché permanent ».

Les foires périodiques émergent donc principalement dans les situations intermédiaires : tant en termes de densité (les bourgs sont les lieux traditionnels des foires, par opposition aux fermes et villages d'une part et aux villes marchandes de l'autre) qu'en termes de produits (articles de consommation non exceptionnelle mais non quotidienne). Le Sud du Liban a connu jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle un régime de foires régulières tournantes entre ses principaux villages, à cycle hebdomadaire, et les foires « multi-produits » sont encore fréquentes dans les bourgs et dans les petites villes d'Europe alors que les « foires spécialisées » se rencontrent dans les villes : les « marchés de quartier » et les « marchés aux puces » par exemple.

Mais on n'en arrive pas pour autant à la « foire » dans sa forme pleine et exubérante. Pour y arriver, comme dans tous les systèmes de réseau, il faut encore un plus, un facteur catalysant, un accident extérieur qui mette en résonance les effets cumulatifs et réciproques de l'offre et de la demande. Dans l'économie traditionnelle ou « précapitaliste », le type même des facteurs catalysants est fourni par les pèlerinages religieux et l'étymologie du terme de « foire » témoigne encore de ce prétexte. Partout les pèlerinages (généralement annuels) se sont couplés à des foires exceptionnelles. Depuis les marchands du temple de Jérusalem, en passant par Palmyre, la Mecque aussi bien ante que post islamique, Saint-Jacques et Lourdes, etc., les festivals religieux et les foires commerciales ont entretenu des rapports qui pour être souvent ambigus n'en ont pas moins été persistants et structurels.

Dans le monde moderne, ce sont les Etats avec le plus souvent, en façade, les Chambres de Commerce et d'Industrie, qui ont cherché à fournir ce catalyseur.

Changements dans les modes de distribution commerciale

Mais le capitalisme, depuis la révolution industrielle et, par vagues successives, en accompagnement de son extension territoriale et du développement de ses technologies, a induit des transformations en profondeur dans le jeu des facteurs économiques qui avaient longtemps commandé les comportements des acheteurs et des vendeurs et qui avaient porté le phénomène des foires commerciales.

Deux vecteurs de changement méritent une attention particulière : 1) la baisse par paliers considérables des coûts de transport des marchandises, des hommes et de l'information, et 2) l'approfondissement de la spécialisation et de la segmentation du travail.

La baisse des coûts de transport a produit des effets paradoxaux. Prise globalement, et sans doute de manière contre intuitive, elle a eu pour principal effet de favoriser la concentration des activités, de la résidence et du commerce, renforçant la position prééminente des principaux « centres » au détriment des centres secondaires et des « périphéries ».

L'approfondissement de la spécialisation du travail a conduit à l'allongement des chaînes de production mais aussi, aspect dont on parle moins souvent, à l'autonomisation et à l'allongement des chaînes de distribution.

Ces deux tendances lourdes ont complètement bouleversé les modèles de commercialisation.

L'accroissement de la mobilité des acheteurs et des marchandises a fondamentalement transformé les « avantages » du consommateur. La motorisation pousse aux grandes surfaces avec leurs parkings et leur localisation aux portes des villes ou à proximité des nœuds routiers. Là aussi l'évolution du commerce à Tripoli est éloquent avec le déclin des vieux souks et l'installation des « supermarchés » et des « hypermarchés » en périphérie.

Mais si les modifications des coûts de transport ont ainsi réduit l'intérêt des « foires » destinées aux consommateurs finaux, l'allongement (et l'élargissement) des chaînes de

distribution ont considérablement augmenté l'importance des spécialistes des maillons intermédiaires de la chaîne de distribution, et en particulier celle des manipulateurs des goûts et modes de consommation, spécialistes parmi les spécialistes. Un nouveau type de « foire » a progressivement émergé, non plus axé sur la commercialisation des marchandises, mais sur la nouvelle fonction (ou de la fonction devenue largement autonome) du traitement, de la production et de la manipulation de l'information commerciale. La foire est ainsi devenue une affaire entre spécialistes du public commercial, lequel peut être invité à la foire ou en être maintenu physiquement absent, cela relevant d'une question de méthode de travail. Les foires ont institué les concours, avec la distribution de médailles et de labels comme premiers vecteurs de cette action à distance sur le public. Avec la formidable expansion de la photo de presse puis des revues spécialisées et enfin de la télévision et de la publicité de masse, des techniques plus sophistiquées ont été élaborées.

Alors que les foires anciennes mettaient généralement en contact des marchands vendeurs et des consommateurs finaux (comme dans les foires rurales ou les marchés de pèlerinage) les foires modernes tendent à mettre en contact des producteurs avec des marchands acheteurs voire, de plus en plus, des agents spécialisés de ces producteurs et de ces marchands acheteurs. Mais la finalité restant la même, l'accroissement de la distance aux consommateurs devait être compensée, et c'est alors même qu'elle cessait d'être un lieu et un temps privilégiés de rencontre entre les deux foules des acheteurs et des vendeurs que la foire se devait de devenir un « événement » public à forte charge symbolique.

Succédant aux gestionnaires des sites des saints patrons dans les pèlerinages religieux, ce sont d'abord les Etats, dans la période de la Révolution Industrielle, qui ont pris l'initiative de se mettre en scène, devant leur public, en « exposant » les merveilles de leur industrie.

La phase déviée des foires-expositions impérialistes

Ainsi, en parallèle au dépérissement des foires proprement commerciales et sous l'effet de l'évolution des modes de distribution commerciale, s'est développé au cours du XIX^{ème} siècle un type de foires relevant d'une logique fondamentalement différente, bien qu'empruntant la forme des foires commerciales et même la poussant à son extrême.

Ce sont les foires-expositions qui visaient à exalter la puissance industrielle, et par suite militaire, des nations au stade de l'impérialisme triomphant. Que ce soit dans l'Angleterre dominante qui a organisé l'exposition universelle du Crystal Palace en 1851 ou en France, qui avait déjà organisé une première foire en 1844 puis qui les a enchaînées pour faire pièce à l'Angleterre et, de plus en plus, à l'Allemagne après sa défaite en 1870, ou encore aux Etats-Unis, puissance excentrique mais montante... l'« exposition » des progrès de l'industrie visait à démontrer la puissance de la nation hôte face aux nations invitées ou à la mettre en valeur par l'étalage des richesses et du « pittoresque » de ses colonies.

Les images circulant encore assez mal, l'effet de démonstration visait d'abord la population du pays hôte (voire de la ville hôte) dont il convenait de flatter les sentiments nationalistes et de renforcer la fierté et l'attachement à l'industrie nationale. Rien d'étonnant dès lors que l'architecture ait été appelée à participer, par le monumentalisme, à ces démonstrations.

Le paysage urbain des grandes capitales : Paris, Londres, Vienne, etc. continue d'être marqué par cette architecture, les expositions ont occupé des espaces centraux et induit l'édification de monuments imposants (Crystal Palace, Tour Eiffel...) ou la mise en place d'équipements majeurs (le métro parisien, les bateaux mouche...). Cette pratique de démonstration nationaliste a duré jusqu'après la Première Guerre Mondiale, hécatombe des nationalismes. Mais elle a continué de susciter des répliques que ce soit sur le registre des « expositions »

universelles à thème, à vocation ou à prétention culturalo-pacifiste, qui ont fleuri après la Deuxième Guerre Mondiale (Bruxelles, Montréal et jusqu'à Lisbonne et Séville) et qui peuvent être lues comme des versions révisées, internationalisées et apaisées, des expositions impérialistes (une sorte de Jeux Olympiques de la technologie) ; ou encore sur le terrain des petites et des nouvelles nations qui ont cherché, durant la même période, après le reflux des empires coloniaux, à faire comme faisaient les « grandes Puissances ». Mais ce n'étaient que des répliques, des échos, dont le bruit s'est progressivement atténué.

La phase décalée des foires des nouvelles nations

Dans ce sens, Beyrouth a eu son exposition mais ce fut une exposition coloniale, organisée par la France au lendemain de la concession du Mandat de la SDN. Elle prit place dans la zone des anciens souks que les « modernistes » ottomans avaient commencé à raser avant guerre pour embellir la ville ; le quartier de Maarad en porte encore le nom, avec son architecture mauresque d'immeubles en pierre sur arcades, devenus paradoxalement l'emblème du patrimoine et de l'authenticité dans le centre-ville d'aujourd'hui alors que les lambeaux de la vieille ville qui avaient échappé au zèle des modernisateurs ottomans et survécu à la guerre ont été méthodiquement rasés par Solidere. Ce n'était donc, en aucune manière, un cas de réplique nationaliste.

Les exemples classiques sont à rechercher à Damas et à Bagdad : la « foire internationale de Damas » a été fondée en 1955 et celle, homonyme, de Bagdad, en 1956, par les notables nationalistes de la phase de l'indépendance. Les deux régimes baathistes, frères et ennemis, qui se sont installés dans l'une et l'autre capitale au cours des années 60 en ont fait deux vitrines de leurs relations extérieures. La foire de Damas a été installée sur les rives du Barada, en pleine ville, sur près de 100 000m² et la foire de Bagdad a été installée en pleine ville aussi, sur près de 300 000m².

La foire « internationale » de Tripoli relève indiscutablement de cette approche nationaliste qui prévalait encore dans les années 60. Avec ses 700 000m², elle tenait la dragée haute aux foires des capitales régionales, bien plus qu'à Beyrouth. Le symbolisme politique a donc été voulu fort : au lendemain de la guerre civile de 1958 entre arabistes Nassériens et « libanistes » pro-occidentaux, c'était Tripoli, bastion de l'arabisme islamisant, et non pas Beyrouth, plus diverse et cosmopolite, qui damait le pion aux capitales régionales. Le volontarisme du projet devait être reconnu et soutenu pour qu'il ait des chances d'aboutir.

Heureusement ou malheureusement, il n'en a rien été. Et c'est parce que l'état libanais réagissait spontanément comme une « république marchande » qu'il n'a pas poursuivi le projet de foire car les foires, dans ce contexte, ne relevaient aucunement d'une approche marchande mais constituaient des instruments symboliques des politiques nationalistes.

Mais depuis les années 60, la ferveur nationaliste des nouvelles nations est retombée et, entretemps, les changements économiques déjà évoqués ont généré leurs pleins effets sur les modes de distribution commerciale.

Logique des manifestations commerciales actuelles et situation de Tripoli

La présentation des modèles, les salons de la « haute couture », les courses de « Formule 1 », les festivals les plus divers mais aussi nombre de séminaires et de colloques prétendument scientifiques ou professionnels participent de cette logique complexe où il s'agit d'impressionner le « public » quant à la consommation de produits ou de gammes de produits, en fournissant à la fois les arguments de vente et les incitations à la vente aux spécialistes qui sont censés informer le public, le conseiller sur ces articles ou le faire rêver à leur sujet.

Une nouvelle économie de purs services se développe donc entre les producteurs (ou plutôt leurs agents) et ces spécialistes qui comprennent, outre les journalistes et les représentants des agences de publicité et des médias, les experts, les modèles, les pilotes, les stars, etc. Le produit effectivement destiné à la commercialisation finale semble de moins en moins présent et s'y substituent des rites et des fétiches censés, à travers les notions de marque, de mode et diverses associations symboliques complexes, le représenter et le sublimer.

La notion de fête, déjà présente dans l'idée originelle de foire, du fait de son caractère exceptionnel et de son ancrage à des événements religieux ou nationalistes catalyseurs, prend ainsi une dimension centrale. Mais la fête n'est plus vécue directement, à travers la participation, elle devient une célébration rituelle initiale, fondatrice qui est destinée à être reproduite et répercutée loin et longtemps à travers les canaux des médias et de la publicité. Dans cet ordre d'idées, ce n'est plus le monumental et l'architectural qui sont recherchés, comme dans la phase des expositions nationalistes, mais l'allégorique, le fantasque, le hollywoodien.

Les spécialistes de la consommation et les agents des producteurs de qui relève cette célébration et cette diffusion en viennent à constituer un corps de métier, une sorte de corporation qui cherche à imposer son statut, ses règles et ses privilèges.

Les grand-messes de la consommation se retrouvent devoir servir plusieurs objectifs : impressionner le public par l'impact de l'événement et son caractère exceptionnel et extrême, bien sûr, mais aussi assurer à la corporation la performance de ses rites internes de reconnaissance et de perpétuation et enfin rémunérer matériellement et symboliquement ses membres.

Le choix de la localisation en relève donc de deux séries de facteurs :

- une première série continue de se rattacher à la localisation des centres de commandement (et non plus nécessairement de production) des principaux producteurs et distributeurs : ainsi les foires du Livre, du textile, de l'électromécanique, etc. se feront de préférence dans des régions où la production est dense (ou bien a été dense);
- la deuxième série dépend de la qualité médiatique du lieu de l'événement (telle qu'elle peut être perçue par le public extérieur, bien entendu) mais aussi de l'agrément du site pour les spécialistes eux-mêmes qui se retrouvent être, dans les faits, les « consommateurs » et les ordonnateurs en premier rang de ce type de manifestations : on ira donc à Paris, Venise, Cannes...

A aucun de ces deux niveaux, Tripoli n'occupe de position avantageuse. On peut même dire qu'au cours des dernières décennies, et depuis les années 60 précisément, elle a plutôt accumulé les handicaps.

Tripoli comme lieu de commandement dans la chaîne de distribution commerciale

En termes de production industrielle ou de positions de commandement dans les processus de production industrielle, le Liban en général et Tripoli en particulier sont pratiquement hors jeu ; quelques rares produits occupent encore des créneaux visibles à l'export mais ce sont des articles à forte composante « ethnique » : produits alimentaires de cuisine, pâtisseries, vins, etc. dont la transformation en gamme internationalisée nécessite encore de longs efforts. Les entreprises produisant des services exportables (médias, publicité, services aux entreprises, mode, etc.) sont essentiellement concentrées dans la région centrale du Liban du fait de la

« qualité de vie » nettement supérieure qui y est disponible et des effets d'agglomération cumulatifs qui ont pris place à Beyrouth de longue date. Il est d'ailleurs avéré, qu'en règle générale, les services sont bien moins mobiles que les marchandises.

En termes de distribution, les perspectives ne sont pas beaucoup plus brillantes mais le sujet est moins évident et il convient de l'aborder à plusieurs échelles.

- À l'échelle du Moyen-Orient, il est évident que la distribution géographique du pouvoir d'achat a connu un basculement majeur de la façade méditerranéenne en faveur de la façade sur le Golfe et ce basculement a été accompagné par l'accroissement qualitatif de la part des importations en provenance de l'Asie de l'Est et du Sud-est au détriment des marchandises en provenance de l'Europe ; même ces dernières voient le coût de leur acheminement par terre depuis le Nord-ouest concurrencer de plus en plus sévèrement leur importation par mer. La façade méditerranéenne, sur laquelle se trouve Tripoli (comme Beyrouth d'ailleurs), est donc de moins en moins la devanture de la région. Rien d'étonnant à ce que les fonctions de commande des réseaux régionaux de distribution tendent à se concentrer dans le Golfe et notamment à Dubaï.
- À l'échelle du Levant, Tripoli devrait naturellement bénéficier de sa situation au débouché de la trouée de Homs-Tripoli et constituer de ce fait un port principal (voire le port principal) pour les marchandises importées par voie maritime pour l'ensemble Liban-Syrie-Irak (de même pour l'exportation, mais c'est là un autre sujet). Ce développement se heurte malheureusement à plusieurs obstacles sérieux : les bassins du port de Tripoli n'ont pas la profondeur requise et nécessitent des travaux importants de dragage ; les relations politiques entre le Liban et la Syrie ne facilitent pas (et n'ont jamais facilité) le développement du rôle régional de Tripoli, la Syrie a consenti, depuis son indépendance, des investissements considérables pour construire et développer le port concurrent de Tartous ; la situation dramatique de l'Irak n'a pas besoin d'être rappelée et, pour ce qui concerne le mouvement des marchandises, elle dure depuis des décennies du fait de la détérioration des relations syro-irakiennes à la fin des années 70 puis du fait du blocus international imposé à l'Irak au début des années 90. Tripoli a directement pâti de cette coupure avec l'Irak puisque l'oléoduc de l'IPC¹ et la raffinerie de Beddaoui se sont trouvés à l'arrêt. Malgré les accords formels de libre-échange, nous sommes encore bien loin de la réémergence d'un marché de distribution plus ou moins ouvert et intégré dans lequel Tripoli pourrait, avec des investissements matériels et institutionnels adaptés, occuper une position significative.
- A l'échelle nationale, enfin, la taille du pays est telle que le port de Beyrouth est techniquement capable de le desservir en entier et le récent regain d'activité du port de Tripoli tient pour une large part à la reprise de l'activité vers l'Irak et à l'encombrement relatif du port de Beyrouth du fait du développement des activités de transbordement qui s'y effectuent. Dans la chaîne de distribution, Tripoli occupe une place de pôle secondaire qui commande, outre la ville et ses environs immédiats, le marché des cazas de Denniyé et de Akkar, soit près de 15% de la population du pays mais ce sont des régions où les niveaux de revenu et de consommation sont notoirement inférieurs à la moyenne nationale.

¹ Irak Petroleum Company

Tripoli comme lieu emblématique et comme qualité de vie

Le caractère emblématique d'un lieu peut être fortuit et spontané, on conçoit que ce soit le cas de sites naturels ou culturels absolument exceptionnels : les Pyramides, l'Acropole, Baalbek ou Florence ; mais c'est rarement le cas en réalité et les sites sont généralement fabriqués et pour le moins entretenus. Dans ce sens, Tripoli n'a pas aujourd'hui d'image internationale vendable. Pourtant les ingrédients symboliques dont la ville dispose sont multiples mais ils sont disparates et largement ignorés, voire occultés².

Tripoli occupe un site remarquable sur la mer, elle est entourée d'un écrin de montagnes, ses environs sont naturellement et culturellement riches, variés et pittoresques, c'est une ville portuaire méditerranéenne avec les traditions qui s'y rattachent, ce fut une ancienne seigneurie croisée, puis une ville commerçante et monumentale mamlouk, le siège d'une vaste wilaya durant la période ottomane, elle comporte des souks spécialisés, elle a des spécialités gastronomiques intéressantes et sophistiquées, des traditions artisanales et industrielles (huile, savon, cuivre, bois) variées mais, il est vrai, déclinantes ... à tout cela est venue se rajouter l'œuvre architecturale forte, bien qu'imparfaitement intégrée dans la ville, de Niemeyer.

Pourtant l'image de la ville est assez revêche, voire négative : elle affiche depuis le milieu des années 80 un caractère islamiste ostentatoire (symboles urbains, comportements vestimentaires, pression sociale pour l'observance de rituels rigoristes, etc.) qui est venu aggraver un caractère provincial et introverti établi de longue date ; la vie culturelle, l'animation nocturne et les divertissements y sont réduits au minimum.

Cette situation est clairement illustrée par l'affaire de l'hôtel récemment installé dans l'enceinte de la foire.



Le bâtiment d'origine



L'hôtel aujourd'hui

Niemeyer avait construit, dans la partie au Nord de l'enceinte de la foire, une barre de logements sans doute destinés au personnel de la foire. Il avait déclaré, dans la verve de l'architecture moderniste de l'époque : « Les habitations projetées sont un exemple et un avertissement contre l'incompréhension du problème de l'habitat, laquelle incompréhension rabaisse l'habitation collective aux simples intérêts immobiliers, privée de tout confort, sans surface verte, sans les compléments qui lui sont indispensables. Dans les nouveaux quartiers de Tripoli, ces habitations seront construites entre des parcs et des jardins, entourées d'écoles, crèches, clubs, cinémas, églises et mosquées, etc. »³. Il s'agit d'une barre très mince et élégante, comportant un RdC et quatre étages, percée de grandes ouvertures sur deux niveaux, destinées à maintenir la transparence en bordure du site et à établir un ensemble de duplex disposant privativement des terrasses ainsi aménagées.

² Le projet de réhabilitation de l'Héritage Culturel, lancé et financé par la Banque Mondiale, devrait améliorer la reconnaissance des sites de la vieille ville de Tripoli.

³ « Le commerce du Levant » du 15/09/62, document fourni par Mosbah Rajab

Durant la guerre, Tripoli avait perdu la maigre infrastructure hôtelière qu'elle comportait auparavant. Aucun projet hôtelier ne voyait le jour. Dans le cadre des débats incessants sur la foire, l'argument que l'absence d'hôtels entravait la relance du projet fut avancé. Les promoteurs du projet se sont prévalu de la faiblesse de la demande et de l'impact prétendu de l'hôtel sur la foire (et non l'inverse) pour obtenir la réaffectation de ce bâtiment avec 130 000m² de terrain autour ; le même argument a pourtant été utilisé aussi en sens inverse : il fallait « agrandir » le bâtiment, l'allonger, l'épaissir, lui rajouter des accessoires et boucher les ouvertures pour pouvoir faire face à la demande importante attendue.

Malgré les avantages ainsi obtenus, l'hôtel fonctionne avec un taux d'occupation particulièrement faible et vit surtout des manifestations sociales qu'il accueille.

Un autre phénomène parallèle permet de mesurer l'intensité de la pression sociale dont pâtit Tripoli : la petite ville côtière de Batroun, située à une trentaine de kilomètres au Sud de Tripoli et jusque là somnolente, a connu depuis le milieu des années 90 un développement exceptionnel dans le domaine des loisirs (night-clubs, restaurants, etc.) dû essentiellement au fait qu'elle a drainé une jeune clientèle tripolitaine qui y a trouvé un espace de défoulement compensatoire. Batroun a bénéficié de trois facteurs : sa population est chrétienne ; elle n'a pas connu de combats avec Tripoli durant la guerre et elle en est suffisamment éloignée pour assurer le dépaysement et l'anonymat.

L'évolution sociale de Tripoli est dans ce sens complètement atypique sur la scène libanaise, non seulement en comparaison avec Beyrouth mais aussi avec d'autres villes plus petites et où la population est massivement de confession musulmane, telles que Sour (Tyr). Le blocage de ses atouts symboliques place Tripoli dans une situation diamétralement opposée au cas de Dubaï où un lieu emblématique à l'échelon international est méthodiquement artificialisé et construit, en un contraste frappant (et en complémentarité évidente) avec les deux grands voisins rigoristes que sont l'Arabie Saoudite et l'Iran.

Retour à la foire de Tripoli, moyen ou objectif

L'idée de la foire « internationale » de Tripoli avait probablement bien plus de chances d'aboutir dans les années 60 et 70 qu'aujourd'hui.

D'une part, les foires expositions étaient encore en vogue et, d'autre part, la ville de Tripoli était autrement plus accueillante qu'elle ne l'est devenue et plus encline à accompagner l'évolution possible (mais nullement certaine) de la foire, depuis sa forme initiale d'exposition internationale, vers les formes plus récentes de rencontres médiatisées de spécialistes.

Mais il reste que l'idée de la foire était, dès le départ, volontariste. Elle est venue dans le cours des travaux de la mission Irfed⁴ et elle visait à doter la ville de Tripoli d'un moteur de développement, et surtout d'intégration, que l'on espérait puissant, à la hauteur des problèmes sociopolitiques qu'avait révélés la « mini » guerre civile de 1958, où Tripoli avait pris massivement le parti des « insurgés » pro-Nasser.

Si l'on désire rester en cohérence avec la démarche qui a initié le projet de foire, on ne peut pas arrêter la réflexion aux péripéties de l'échec et du retard dans l'équipement de la foire, ni aller rechercher des idées miraculeuses pour la démarrer malgré tout, ni s'engluer dans des disputes sans cesse répétées opposant le respect fétichiste de l'architecture de Niemeyer à des idées fantaisistes d'exploitation d'une réserve foncière qui fait fantasmer bien des

⁴ Mission dirigée par le Père Lebret et venue, à la demande du président Fouad Chéhab, étudier les besoins de développement du Liban et proposer les actions institutionnelles et les investissements pour y faire face.

promoteurs⁵. C'est la ville qui doit être étudiée. La foire n'a été, dès l'origine, qu'un moyen imaginé, dans un certain contexte, pour la « dynamiser ». Si l'outil s'est avéré ou est devenu inadapté, les mêmes besoins sont encore là, aggravés.

En écho aux travaux d'Irfed, le Liban se trouve aujourd'hui doté, depuis deux ans, du SDATL⁶ (Schéma Directeur d'Aménagement du Territoire au Liban) et Tripoli y est explicitement considérée comme le problème principal dans la gestion socio politique du territoire.

Que peut apporter la « foire » à la ville ?

Que faut-il voir : un projet de foire en panne ou un site urbain exceptionnel ?

Il est temps de changer de regard sur la « Foire de Tripoli ».

Dans leur forme traditionnelle première, les foires sont toujours présentes à Tripoli, à travers les marchés hebdomadaires qui se tiennent les vendredis dans de la vieille ville, pour les pauvres gens. La foire-exposition nationaliste a manqué au rendez-vous mais son temps est passé en tout cas. La foire-prétexte des spécialistes de la consommation nécessite la réunion d'une masse d'ingrédients dont on ne voit pas l'émergence à Tripoli de sitôt.

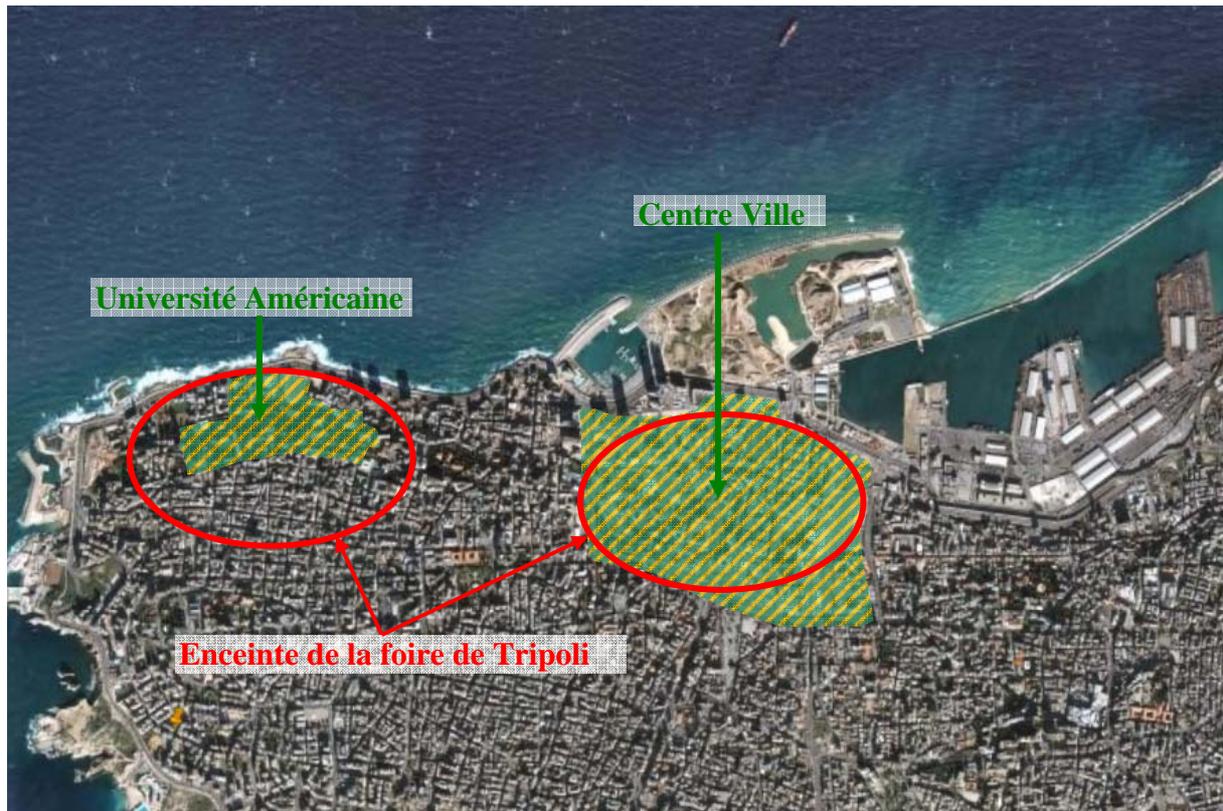
Pourtant le projet n'a pas été vain. Tripoli dispose d'une opportunité urbaine exceptionnelle. Le site que la foire est censée occuper, par sa taille et sa localisation, sans oublier le surplus de valeur qu'y a apporté l'architecture de Niemeyer, est une aubaine. Quel merveilleux cadeau !

Encore faut-il savoir l'apprécier à son échelle véritable et veiller à ce que la révision de son affectation ne favorise pas sa résorption dans la corbeille foncière classique. Pour l'instant les récriminations des anciens propriétaires fonciers qui déplorent avec une amertume appuyée et une fausse naïveté l'écart colossal entre l'estimation des bien-fonds au moment de l'expropriation et les valeurs foncières actuelles dans les zones aux alentours de la foire (transformées en lotissements résidentiels à haute densité et de « haut standing ») sont encore brimées par l'orgueil municipal d'avoir « la Foire » ; mais elles n'en sont pas moins réelles et pourraient à tout moment se réveiller et pousser vers la remise en exploitation des terrains encore libres dans son enceinte, l'exemple de l'hôtel ayant constitué un précédent.

Peu de villes au monde (et aucune dans la région) disposent, en leur centre d'une réserve foncière publique d'une telle importance et d'une telle puissance symbolique. Face à ce site, la réflexion doit donc se développer à l'échelle de la ville et non pas y voir une grande parcelle à laquelle on devrait trouver un emploi judicieux et juteux.

⁵ Les protagonistes du projet de l'exposition chinoise ont d'ailleurs su faire habilement profiter de ce débat faussé en concédant dès le départ que l'exposition ne touchera pas aux beaux objets du maître.

⁶ Voir : <http://www.charbelnahas.org/spip.php?article13>



Le site de la foire est équivalent en surface à l'ensemble de la vieille ville ; comparé à Beyrouth, il équivaut au « Centre-ville » ou encore aux quartiers de Hamra et de l'Université Américaine réunis.

A l'échelle internationale, c'est 1,7 fois la superficie du Vatican, près de cinq fois la superficie du quartier des Halles à Paris, c'est l'équivalent de l'ensemble du Quartier Latin entre la Seine, Saint-Germain-des-Prés, le jardin du Luxembourg et la rue Mouffetard, ou encore l'équivalent de la City, entre la Tamise, la Tour de Londres et la cathédrale Saint-Paul.

De là à voir émerger l'idée que ce « terrain » serait suffisamment grand pour abriter la base d'exposition et d'entrepôt de la centrale d'exportation chinoise à destination de la région du Levant, il y avait tout de même un pas de géant qui a pourtant été franchi par un groupe d'investisseurs, sûrs de leurs intérêts, et par le gouvernement qui a dispensé jusqu'à deux mille ressortissants chinois de permis de séjour et de travail et de cotisations sociales et qui a accordé une batterie d'exemptions sur les marchandises, en manipulant un ensemble d'arguments tels que les suivants :

- C'est encore pratiquement une foire, puisqu'il y aura des marchandises et ça fera vivre Tripoli en drainant les commerçants Syriens, Irakiens et autres, avec leurs familles, en plus des Chinois ;
- On ne touchera pas aux bibelots de Niemeyer, voire on pourra occasionnellement les faire animer par des troupes chinoises ;
- Ça ne changera rien en termes de concurrence à l'industrie locale puisqu'il n'y a plus d'industrie en tout cas...

Tout cela mérite discussion bien sûr mais occulte un fait tout simple, qu'il s'agit de 70 hectares en pleine ville et que le projet, s'il est utile (ce dont on devrait encore s'assurer), gagnerait, dès lors qu'il n'est nullement destiné à la population de Tripoli, à être installé sur les 250 ha (ou une partie de ces 250 ha) de l'ancien aéroport militaire de Kleïat, au Nord de

Tripoli : les commerçants et leurs familles animeraient tout autant les hôtels de Tripoli, les troupes chinoises viendront, avec le même entrain, animer les scènes des théâtres de Niemeyer et les camions n'encombreront pas les rues de la ville, que ce soit en provenance du port ou en partance vers les pays de l'intérieur.

Il n'existe d'ailleurs pas de foire aux marchandises en pleine ville et même la foire-exposition de Damas a été déménagée au Sud-est de la ville sur la route de l'aéroport sur un espace de 100 hectares (nous ferons donc encore mieux).

D'autres « idées pour la foire » n'ont pas manqué : mentionnons pour mémoire l'idée du parc d'amusement à thèmes ou le village touristique libanais. Elles ignorent toutes le fait éclatant du site concerné. Et elles ignorent toutes les besoins criants de la ville autour.

La ville sinistrée : les besoins de Tripoli

Vue d'avion ou aperçue de loin en venant du Sud par la route côtière, Tripoli est une belle ville, pourtant elle est socialement et urbainement sinistrée.



Si l'on compare la situation socioéconomique actuelle de Tripoli et de sa zone d'influence, telle qu'elle apparaît dans les enquêtes récentes⁷ et telle qu'elle a été analysée dans les travaux du SDATL à celle qui prévalait dans les années 60⁸ et qu'avait constatée la mission Irfed, on relève une détérioration alarmante.

Tous les indicateurs sociaux concourent à montrer que c'est la Nord-Liban (et plus particulièrement la partie Nord du mohafaza c'est-à-dire la ville elle-même et les deux cazas de Dinniyé et du Akkar) qui affiche les niveaux de pauvreté et de précarité les plus alarmants. C'est de plus la région où la transition démographique est le plus en retard. Les régions réputées « déshéritées », notamment au Sud-Liban ont rattrapé et dépassé le Nord-Liban.

Pourtant Tripoli a beaucoup moins souffert des violences de la guerre de 1975-1990 que Beyrouth qui a été le théâtre principal de la guerre civile, ou que le Sud qui a été dévasté à plusieurs reprises par les Israéliens et qui a subi une longue occupation. Mais Tripoli a été exposée, en revanche, pendant les longues années de la guerre, à trois « traumatismes spatiaux » dont les effets se sont révélés dévastateurs :

- Elle a été amputée d'une grande partie de son domaine d'influence immédiat (les cazas de Zgharta, Bcharré, Batroun et, dans une large mesure, Koura) suite à des combats sanglants en 1976 avec les régions situées à l'Est et au Sud de la ville. La normalisation de pure forme, mise en place en 1977, n'a pas conduit au retour des familles et des activités déplacées (notamment les établissements scolaires), bien au contraire, des zones tampons se sont constituées et tiennent jusqu'à aujourd'hui et des voies de contournement ont été construites pour relier toutes ces régions au reste du Liban, en évitant Tripoli.
- Elle a été coupée de Beyrouth du fait de l'établissement d'une ligne de démarcation et de barrages sur la route côtière. Déjà faible avant 1975, mais c'était alors dû à la forte attraction de Tripoli comme pôle régional, l'émigration rurale originaire du Nord ne s'est plus dirigée vers Beyrouth, isolant encore plus le Nord-Liban du brassage général de la population dans le pays et alourdissant le peuplement rural.
- Et elle a été largement ouverte sur le marché syrien du fait de la mainmise syrienne sur la ville et du différentiel énorme dans les prix des marchandises et du travail entre les deux pays. Les flux considérables en provenance de la Syrie ont conduit à l'émergence d'un marché partiel régional, différent du marché national en termes de prix, et au dépérissement des activités artisanales et industrielles ainsi qu'à la chute des investissements et des revenus agricoles.

De cela, Tripoli garde les stigmates. Elles se manifestent par une série de ruptures et de tensions.

Au niveau de la *morphologie sociale et fonctionnelle* de la ville tout d'abord, Tripoli est coupée en deux parties étrangères l'une à l'autre :

- Une ville pauvre située à l'est du « Boulevard », c'est à dire de la grande rue venant de Beyrouth et allant vers Akkar et la Syrie. Cette partie comprend l'intégralité des régions urbanisées jusqu'au début des années 60, à l'exception de la ville côtière d'Al-Mina : la vieille ville, la ville ottomane et du mandat, les faubourgs de Tebbané, Qobbé et Abou Samra ainsi que le camp palestinien de Baddaoui et la bande résidentielle qui s'étend en direction de Minié, vers le Nord-est.

⁷ Administration Centrale de la Statistique : « Conditions de vie des ménages », 1997 et « National Survey for household living conditions », 2004

⁸ Direction Générale de la Statistique : « Enquête sur la population active », 1970

- Une ville bourgeoise, à l'ouest du « Boulevard » et occupant l'essentiel des lotissements qui ont été réalisés entre le Tripoli des années 50 et al-Mina, sur les anciennes orangeries. Sa forme triangulaire est limitée, au Nord, par le port, l'emprise du chemin de fer et le stade municipal, à l'Est par le Boulevard et à l'Ouest par le site de la foire qui est à son tour « protégé », à l'arrière, par l'autoroute en provenance de Beyrouth.

Le Boulevard et les premières rangées de constructions tout le long constituent une zone médiane où s'installent les édifices publics et les banques. Al-Mina, à l'Ouest, continue de préserver une part de spécificité avec une mixité sociale et confessionnelle qui a disparu à Tripoli.

Chacune de ces deux parties fonctionne comme une ville à part avec ses marchés, ses lieux de loisir, ses établissements sociaux.

La dichotomie se lit aussi au niveau des *relations à l'environnement* immédiat et à l'extérieur. Chacune de ces deux parties de ville communique avec des espaces extérieurs différents :

- La nouvelle autoroute met la ville bourgeoise en relation directe avec Beyrouth mais aussi avec Batroun et l'université de Balamand, installée dans un couvent surplombant la côte, à 10 km au sud de Tripoli. La liaison est directe aussi avec les écoles chrétiennes ou occidentales privées qui ont abandonné Tripoli au cours des années 80 pour s'installer dans la région de Koura et avec les villages d'estivage du caza de Bcharré; les complexes balnéaires où se passe une grande partie de la vie sociale des Tripolitains même en hiver (restaurants servant l'alcool, clubs de jeux, sports, etc.) s'égrènent sur la côte au Sud de la ville.
- La ville pauvre communique directement avec Dinniyé, Minié et Akkar, régions rurales pauvres, socialement conservatrices et fortement marquées par les diverses colorations du « sunnisme politique », mais aussi avec les deux camps palestiniens de Beddaoui et de Nahr el Bared ainsi qu'avec la Syrie.

Tout se passe comme si deux villes adjacentes se tournaient résolument le dos et regardaient dans des directions opposées.

Il n'est pas surprenant dès lors que *la gestion de l'espace* devienne une question sensible et centrale. Certains sites et certains axes prennent une importance particulière et se transforment en enjeux sociaux et fonctionnels.

Il est clair que l'entrée sud est vitale pour la Tripoli bourgeoise que l'on peut voir comme une sorte de presqu'île reliée au « continent » libanais par cet isthme. On a pu y observer, en contrebas du plateau, et de manière parallèle, le développement des complexes balnéaires privés, la disparition de la zone industrielle de Bahsas et son maintien en friche, dans l'attente de développements immobiliers de « standing », bloquant de ce fait la poussée vers le Sud du quartier « pauvre » de Bab-el Raml et enfin le passage adroit de l'autoroute qui s'incurve vers l'Ouest, laissant échapper, à l'Est, une bretelle vers le centre historique de la ville. On observe aussi, sur le plateau, l'élargissement de l'emprise des équipements et des logements aisés sur le site appelé Mont-Michel, de manière à devancer et à bloquer l'extension vers le Sud du quartier Abou Samra ; c'est là que devrait s'installer l'Université Libanaise. Plus au Sud encore, on notera le cas du village côtier de Qalmoun, où une tradition d'islam fondamentaliste est présente de longue date, et à partir duquel des attentats ont été menés pour couper la route menant à l'université de Balamand.

Si le Tripoli pauvre est libre de se développer vers le Nord, son développement vers l'Est, une fois que l'urbanisation a grimpé sur les plateaux, met le quartier de Qobbé en relation avec

l'emprise de la ville maronite de Zgharta qui a été, pendant les premières années de la guerre, en confrontation sanglante avec Tripoli. Pendant longtemps les quartiers périphériques de Tripoli où habitaient les Zghortiotés venus en ville et où s'étaient déroulés les combats sont restés en ruine. Encore aujourd'hui une zone de plus de 2 km de profondeur reste sans constructions malgré le passage d'une voie rapide reliant Tripoli à Zgharta ; peu de circulation sur cette voie d'ailleurs, Zgharta ayant été reliée au Sud à la Koura et de là à Beyrouth, de manière à éviter Tripoli. Le quartier de Qobbé est de plus bordé par un ensemble de casernes de l'armée qui assurent la neutralisation du site. L'Université libanaise y a été installée au cours des années 80.

Si l'on regarde vers l'Ouest, la « ville » d'Al-Mina peut être considérée comme une zone indéfinie. Ses traditions sociales et politiques, son éloignement des anciennes lignes de front et la promenade de bord de mer qu'elle abrite ont aidé à y maintenir une ambiance urbaine plus ouverte. C'est là où l'on trouve les quelques restaurants qui ont survécu à la vague rigoriste que les fondamentalistes avaient imposé à la ville dans les années 80. Pourtant cet équilibre est menacé par, d'une part, l'affichage ostentatoire de signes de l'islam militant et, en contrepartie, par la réhabilitation de haut standing de certaines vieilles constructions à l'entrée de l'ancien port.

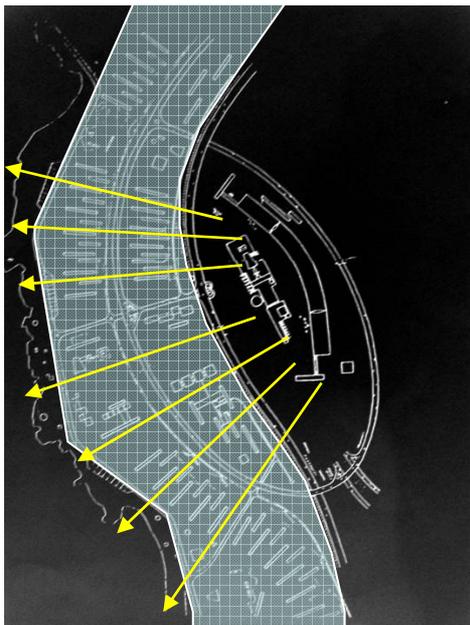
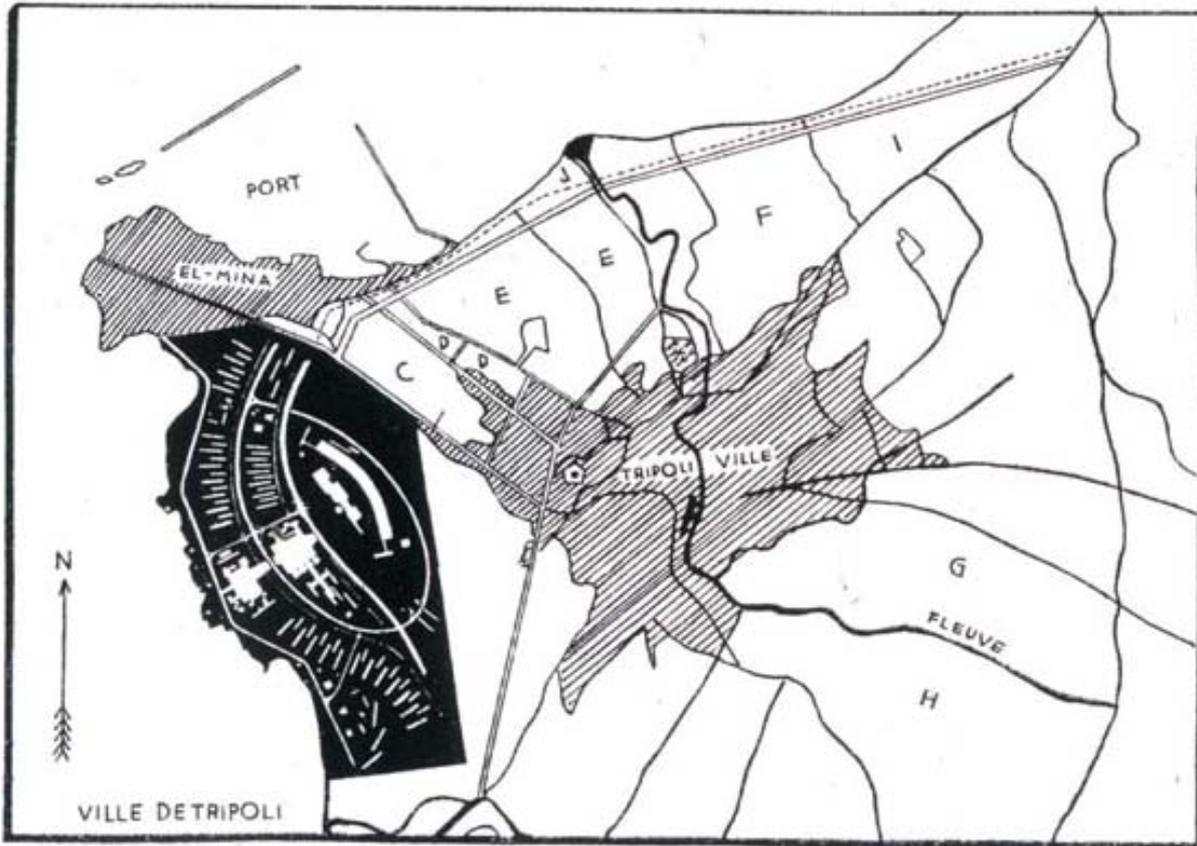
Reste le grand côté du triangle de la Tripoli des riches, sa façade sud-ouest. Là se trouve la foire que longe sur son pourtour ouest l'autoroute (qui s'achève au milieu du quartier riche, dissuadant les habitants du Tripoli pauvre de l'emprunter) et, par une zone déjà lotie qui devrait constituer le prolongement du Tripoli riche mais qui reste pour l'instant à l'état de friche, comme gelée.

L'ensemble constitué de la foire, de l'autoroute avec ses voies latérales et de frange littorale Sud-ouest constitue de ce fait un ensemble vital pour le Tripoli riche : c'est à la fois un glacis de protection, un accès direct et un justificatif pour l'élévation des prix fonciers. Tous les ressorts de la ségrégation urbaine y sont à l'œuvre : les prix, les réglementations et les localisations d'équipements. Le projet de Niemeyer est pris en otage par la division de la ville, il est complètement retourné, dans sa signification urbaine et dans ses finalités.



Comment se présente le site dans son cadre urbain ?

Des recherches plus approfondies sur l'origine de l'idée de foire, son programme, le choix du site etc. seraient utiles et permettraient sans doute une connaissance plus précise des débats qui ont présidé à ce projet, en relation avec la situation de la ville et les perspectives de son développement.



Pourtant, un croquis de Niemeyer⁹ datant probablement de 1962 (ci-dessus), nous donne quelques indications fort intéressantes. On y relève d'abord la dualité, encore visible, de Tripoli et d'El-Mina ; la foire venait constituer un troisième élément dans la combinaison, sa taille était supérieure à l'une et à l'autre agglomération.

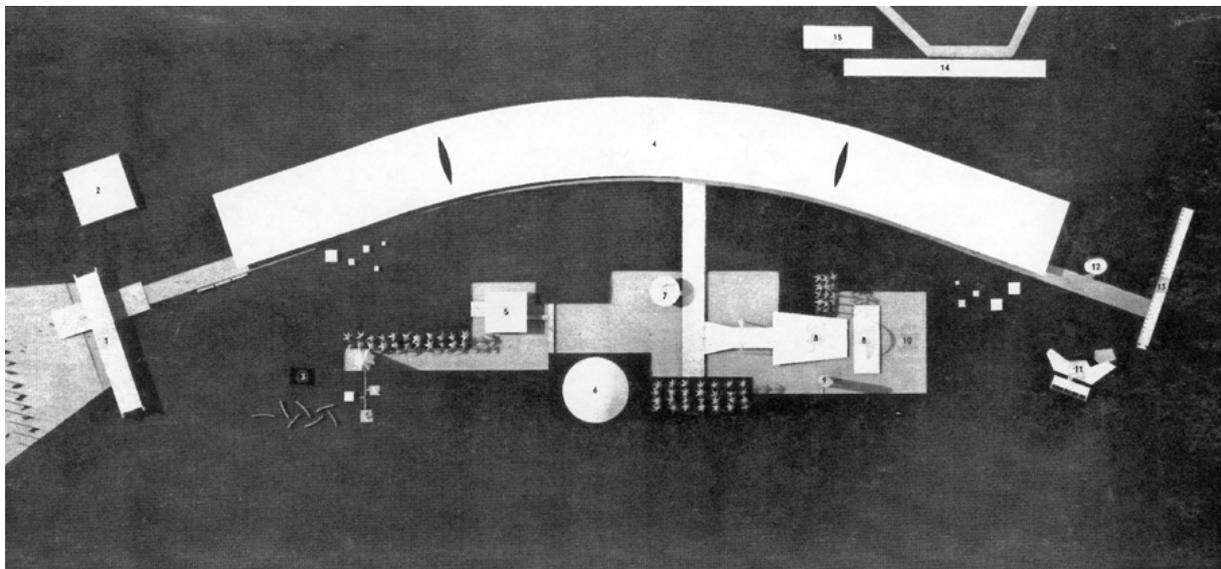
Un autre croquis (ci-contre), plus détaillé et plus architecturé, explicite le concept. L'architecte avait à l'esprit d'intégrer dans son projet tout le coin Sud-ouest, jusqu'à la mer, la halle couverte de la foire tournerait le dos à la ville mais s'ouvrirait sur un grand développement urbain, avec des constructions en barres radiales, des logements et de équipements sans doute, laissant ouvertes les perspectives sur la mer. On y relève déjà la forme en ellipse mais l'emprise privative de la foire est plus réduite que dans le projet

⁹ Ce document et le suivant ont été présentés par l'Architecte Georges Arbid dans ses travaux sur la Foire.

final, la voie principale (ce sera l'autoroute) ne la longe pas à l'ouest mais la traverse, créant une vaste zone intermédiaire mixte entre la foire et la ville. En revanche, la ceinture routière de la foire, à l'Est, ne délimitait pas le projet et il n'y avait donc pas d'immeubles de grande hauteur donnant directement sur la foire, contrairement à ce qui s'est produit avec un vulgaire lotissement en damier butant sur la courbe de l'ellipse.

Toujours est-il que le plan initial a été retourné, la partie concave de la halle regarde maintenant vers la ville. La raison rapportée est qu'on avait trouvé plus judicieux que cette halle serve d'écran contre le vent du Sud-ouest et participe à abriter les autres édifices. Mais l'argument est peu convaincant.

Ce retournement a eu des effets majeurs : il a abouti à créer, derrière la halle, un vaste espace qui bute sur l'autoroute et dont l'usage est la manutention des marchandises, avec pour preuve que les bâtiment de la douane et de l'administration ainsi qu'un immense parking de 100 000 m² y sont installés ; il a placé, en contact direct avec la ville (la portion qui est devenue le Tripoli des riches), une esplanade monumentale, fort mal intégrée à son environnement urbain et dotée de l'ensemble des bâtiments et des équipements culturels.



1 - Portique d'entrée	مدخل - ١	9 - Tour restaurant	مطعم - ٩
2 - Centre d'accueil	مركز ضيافة - ٢	10 - Miroir d'eau	مرآة ماء - ١٠
3 - Cirque, garderie, parcs et jeux d'enfants	سرك، ملعب، اجنة - ٣	11 - Résidence	عمل اقامة - ١١
4 - Pavillons et stands	الجنة - ٤	12 - Musée de l'habitation	متحف المسكن - ١٢
5 - Pavillon Libanais	الجنات اللبنانية - ٥	13 - Type d'habitation collective	مسكن نموذجي - ١٣
6 - Théâtre expérimental	مسرح منطلي - ٦	14 - Administration	ادارة - ١٤
7 - Heliport et musée spatial	مطار طليكويتز ومررض الفضاء - ٧	15 - Douane	جمارك - ١٥
8 - Théâtre en plein air	مسرح مكشوف - ٨	= = Passerelles et passages	= = عيارات وممرات

L'idée de transparence et de radialité a été écartée et le projet s'est ainsi trouvé polarisé entre une face d'accueil : direction nord-est et un arrière de service : direction sud-ouest.

Voilà donc comment le site se présente aujourd'hui : une vaste ellipse impénétrable, ceinturée par une large avenue à quatre voies, avec une face concave, peuplée de volumes extravagants en béton, heureusement placés sur un plaisant tapis de gazon, et exploitée comme objet visuel par les phalanges serrées d'immeubles chers et moches qui la surplombent, une face arrière aveugle, doublée par une vaste friche puis par une autoroute, le tout faisant écran total ; une pointe nord squattée par un hôtel banal et envahissant et une pointe sud recouverte par un parking gigantesque et inutile.

Ce que le site de la foire peut apporter à Tripoli

Il ne peut pas s'agir de trouver une fonction de rechange pour le site, ne serait-ce que pour une question d'échelle, le site est trop grand pour être réduit au statut de support d'une fonction imaginée ou, pire, d'une spéculation convoitée. On ne peut pas non plus accepter que ce site soit maintenu comme une friche fermée qui participe, par sa double qualité de faire-valoir et de no man's land, à la dislocation du tissu urbain.

Il s'agit d'identifier, face aux principaux problèmes de la ville, l'ensemble des réponses que ce site peut apporter ou supporter. Tripoli est devenue une ville laissée pour compte, marginalisée et frustrée. Son état déteint sur une vaste région du pays dont l'activité économique et le développement social dépendent encore d'elle. Ce dont le Liban a besoin c'est que Tripoli voit ses parties reliées entre elles et qu'elle soit globalement reliée à son environnement et au reste du monde. C'est essentiellement un besoin de connectivité et d'ouverture.

Le site peut accueillir un ensemble d'équipements urbains majeurs pour répondre directement à ce double besoin. Ces équipements n'épuiseront pas le site mais induiront une demande cumulative et évolutive qui facilitera, progressivement, l'intégration du site à la ville en transformant et le site et la ville.

La dualité actuellement négative du site peut être mise à profit en la réinterprétant comme l'association d'une zone d'animation et d'une zone de quiétude.

Deux équipements, prévus au SDATL, répondent à ces préoccupations :

- Le nœud principal du système de transport en commun rapide en site propre qui devrait reconnecter Tripoli et Beyrouth et rapprocher leurs marchés matériels et symboliques, en réduisant le temps de trajet à une demi-heure. Ce point de départ du système de transport régional impliquera le développement d'un réseau de transport urbain en site propre qui soit susceptible de connecter les principaux pôles de l'agglomération : vieille ville, Tall, Mina, mais aussi Zgharta et Minié. Ce sera le pôle d'animation.
- Le campus de l'université libanaise pour l'ensemble du Liban-Nord (et pourquoi pas aussi d'autres centres universitaires). Fonction d'attraction et d'ouverture permanentes, avec des logements pour les étudiants, conformément aux intuitions de Niemeyer, mais en même temps fonction nécessitant des espaces de quiétude et qui trouvera avantage à la zone arrière, avec des avancées sous la vaste halle.

Entre ces deux pôles et après avoir ouvert l'enceinte, de multiples actions pourront prendre place dans les tronçons de la grande halle, plus ou moins ouverts ou fermés, y compris les activités d'exposition et d'animation économique. Car l'idée de Niemeyer n'était pas autre en construisant cette immense tente ouverte à toute sorte de projets.